



HAL
open science

De la formation d'un concept à l'invention d'une tradition : les avatars de l'histoire sérielle

Bertrand Muller

► **To cite this version:**

Bertrand Muller. De la formation d'un concept à l'invention d'une tradition : les avatars de l'histoire sérielle. L'Europe, le monde et les historiens du XXIe : pour une relecture des idées de Pierre Chaunu, A paraître. halshs-03099436

HAL Id: halshs-03099436

<https://shs.hal.science/halshs-03099436>

Submitted on 6 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la formation d'un concept à l'invention d'une tradition : les avatars de l'histoire sérielle

Bertrand Müller

Notice biographique : Bertrand Müller, historien, est directeur d'études au Centre Maurice Halbwachs où il est responsable de l'axe Pratiques d'écriture et matérialité des connaissances. Ses travaux portent sur l'histoire de l'histoire, l'histoire des sciences sociales et désormais sur une histoire longue des régimes documentaires. Il a consacré sa thèse à Lucien, lecteur et critique (Paris, A. Michel, 2003) et publié la Correspondance Lucien Febvre-Marc Bloch (Paris, Fayard, 3 vols., 1994-2004).

Résumé: L'histoire sérielle a été une notion et une proposition centrale en histoire et dans les sciences sociales dans les années soixante. Portée par Pierre Chaunu qui avait l'ambition d'en faire le programme rénovateur et fédérateur de la discipline, l'histoire sérielle n'est pas parvenue à s'imposer et a disparu des méthodes et du vocabulaire des historiens à partir des années soixante-dix. Cette étude se propose d'examiner, à partir d'analyses lexicométriques et en s'inspirant de l'histoire sociale des concepts, comment Pierre Chaunu a tenté, en vain, d'imposer l'histoire sérielle comme une démarche scientifique puis l'a transformée et inscrite dans l'histoire de la discipline comme une tradition inventée.

Serial history was a key notion and a main proposition in history and in the social sciences during the 1960s. Proposed by Pierre Chaunu who had the ambition to renovate and federate the discipline, serial history failed to impose itself and has disappeared from the methods and vocabulary of historians since the seventies. Using lexicometric analyzes and inspired by the social history of concepts, this study proposes to examine how Pierre Chaunu tried, in vain, to impose serial history as a scientific approach and then transformed and inscribed it in the history of the discipline as an invented tradition.

Pourquoi revenir aujourd'hui sur la question de l'histoire sérielle ? La cause semble entendue de longue date. Promue en particulier par Pierre Chaunu pour redéfinir les champs de la

recherche à partir des années 1960, l'histoire sérielle a aujourd'hui à peu près complètement disparu du vocabulaire des historiens¹. Quelques notices dans les dictionnaires historiographiques lui accordent encore un peu de crédit ; elle fait désormais partie des outillages relégués au musée des techniques historiennes.

Réécrire une ixième version de la relégation de l'histoire sérielle qui a accompagné la relégation des techniques quantitatives depuis une trentaine d'années qui se sont manifestées d'ailleurs de manière très paradoxale, au moment où les technologies informatiques prenaient le relais des lourdes infrastructures des années 1960-1970 et semblaient ainsi offrir aux historiens des techniques plus accessibles à leur mesure. Ou à leur démesure, si l'on songe au travail de Pierre Chaunu secondé par sa femme Huguette mais aussi avec le soutien de Jacques Bertin à la Sixième section des hautes études pour reconstituer les séries du commerce transatlantique qui ont l'objet de la thèse la plus volumineuse de l'histoire de la discipline. Était-ce vanité méthodologique et positiviste que de consacrer autant d'efforts à la construction de ces séries pour ensuite pratiquement les abandonner au musée des évidences ? Chaunu le confesse lui-même : « Elles marquent, aujourd'hui, une étape utile et heureusement dépassée. Je pense qu'elles n'ont plus guère d'intérêt que pour l'histoire de l'histoire quantitative »².

En m'inspirant très librement³ des propos de Reinhart Koselleck³ qui a proposé une méthode d'analyse des concepts qui ne se situe pas uniquement sur le plan du vocabulaire et de ses variations mais aussi sur les tensions entre les concepts et les réalités sociales, je souhaite revenir sur le concept d'histoire sérielle, en examinant les modalités par lesquelles Chaunu a tenté d'en faire précisément autre chose qu'une formule, en y investissant également une ambition historiographique et philosophique. En d'autres termes, je voudrais interroger le parcours qui a conduit de la création d'un néologisme à l'invention d'une tradition. Koselleck propose une démarche inspirée de la philosophie, mais il considère également qu'une élucidation historique des concepts ne se limite pas à l'histoire des mots, à l'histoire de la langue, cherchant à intégrer aussi des données sociales de l'époque. Je ne suivrai pas Koselleck dans ses démarches onomasiologiques ou sémasiologiques, ma démarche sera plus tâtonnante et plus expérimentale, recourant à des méthodes que Pierre Chaunu n'aurait peut-être pas dédaignées, ces méthodes seront graphiques et lexicométriques donc d'une certaine manière sérielles.

Du registre à la série. L'invention d'un néologisme

¹. Voir cependant Cyril Grange, « Pierre Chaunu et l'histoire quantitative », dans Jean-Pierre Bardet, Denis Crouzet et Annie Molinié-Bertrand, *Pierre Chaunu historien*, Paris, Presses Paris-Sorbonne, 2012, p. 73-82. L'histoire quantitative n'a pas disparu des outillages de l'historien et fait un retour dans l'univers des Humanités numériques, cf. notamment Claire Lemercier, Claire Zalc, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008, voir aussi les sites « Devenir historien » (<https://devhist.hypotheses.org/3692#more-3692>) et « La boîte à outils des historiens » <https://www.boiteaoutils.info>.

². Pierre Chaunu, « Le fils de la morte », in Pierre Nora (éd), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, p. 84. D'autant que les statistiques de Chaunu ont été depuis contestées par Michel Fontenay, cf. à ce sujet, Patrick Boucheron, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 64.

³. Reinhart Koselleck, « Histoire des concepts et histoire sociale », in *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 99-119.

Repérer aujourd’hui dans la littérature scientifique, grâce aux moteurs de recherche puissants qui parcourent des bases de données considérables, l’émergence d’une occurrence n’est pas encore une opération simple et précise. *Persée* donne la première référence en 1960⁴ pour le compte rendu dans les *Annales de Normandie* par Chaunu de la thèse de Pierre Goubert sur le Beauvaisis, dans lequel Chaunu ne fait qu’évoquer l’ « utilisation sérielle des documents » et la possibilité d’une histoire sérielle des prix⁵. En l’absence d’algorithmes puissants et précis susceptibles de retracer la chronologie d’un concept dans la littérature spécialisée proposant des résultats sous une autre forme que d’utiles mais fastidieuses listes bibliographiques (Gallica, Persée, Cairn, Isidore), il faut se rabattre sur les outils commerciaux du WEB. Google propose un instrument qui permet de repérer l’apparition et le développement de notions, de noms, d’événements en moissonnant l’immensité des données du web. L’outil, qui demeure une véritable boîte noire⁶, n’est sans doute guère fiable au-delà d’une simple valeur indicative, mais il confirme bien l’apparition de l’expression dans les années 1950. Cela me paraît suffisant.

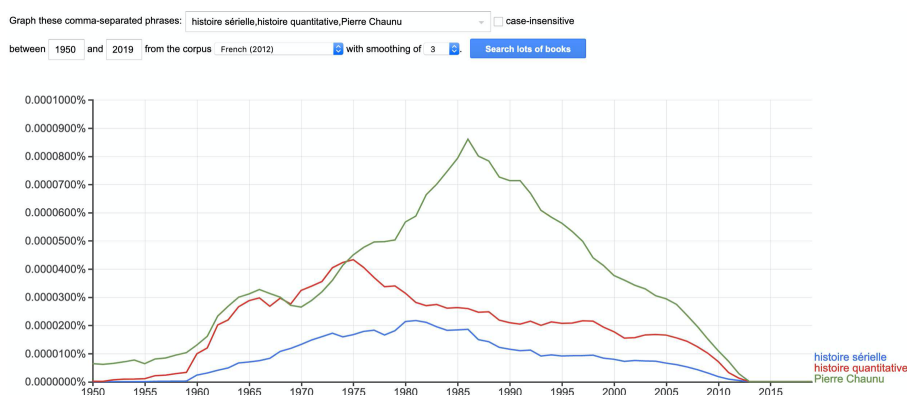


Fig. 1 : Analyse de fréquences des occurrences « histoire sérielle », « histoire quantitative », « Pierre Chaunu » sur GoogleBooks, Ngramm, mai 2020.

Les trois courbes superposées des occurrences « histoire sérielle », « histoire quantitative » et « Pierre Chaunu » sont assez évocatrices. Il me semble possible d’en retenir quelques indications. L’expression « histoire sérielle » apparaît au cours des années 1950. Elle suit et accompagne dans une certaine mesure le développement de l’histoire quantitative qui est plus important cependant et qui s’infléchit nettement au milieu des années 1970 alors que l’histoire sérielle marque le pas plus tardivement, au début des années 1980.

Chaunu utilise l’expression en 1955 dans deux comptes rendus de travaux portant sur l’Amérique latine. Rendant compte du livre d’Irving Leonard qui s’est placé à « l’intersection de l’histoire littéraire et de la sociologie historique », il souligne que, dès lors que l’on s’intéresse à l’histoire culturelle sous l’angle de la pénétration et de la diffusion, « plus rien ne s’oppose à l’emploi des méthodes sérielles de l’histoire statistique » même si l’auteur n’a pas su le faire de manière convaincante. Le livre recensé a été rédigé à partir de l’exploitation d’une source qui se

⁴. L’information est reprise par Isidore.science qui ne donne pas de date antérieure ; Cairn ou Historical Abstract ne donnent aucune indication significative. Les données ont été saisies le 15 mai 2019.

⁵. Pierre Chaunu, « En marge du Beauvaisis exemplaire », *Annales de Normandie*, t. 10, n° 4, 1960, p. 337-365.

⁶. Il s’agit de Ngram.viewer qui puise dans la base Google.books. Le programme n’est plus mis à jour depuis 2010 et semble sujet à de nombreux biais. Seul le mouvement des courbes reproduites ici indique des mouvements que les recherches bibliographiques et la lecture des textes semblent confirmer.

prête « aux méthodes fructueuses d'analyses sérielles »⁷. Le compte rendu de la publication du *Diario* de Gregorio Martin de Guijo par Manuel Romero de Terrero lui donne l'occasion de proposer une analogie avec le *Journal* de l'Estoile : « L'intérêt de telles sources vient de ce qu'elles se prêtent aux méthodes fructueuses d'analyse sérielle » ajoutant « pour leur introduction en histoire, on sait ce que Lucien Febvre aura fait »⁸. En 1959, Frédéric Mauro utilise l'expression dans un compte rendu de la thèse de Pierre Chaunu, sur *Séville et le monde atlantique* qu'il intitule précisément « Une histoire sérielle de l'Amérique latine », publiée dans le *Journal of Inter-American Studies*. Il souligne les « facilités exceptionnelles » offertes par les documents et ajoute que les résultats marquent le triomphe de cette « histoire sérielle » : histoire fondée sur « l'analyse patiente des séries numériques »⁹.

Les courbes montrent moins que l'apparition de l'histoire sérielle est corrélée à Pierre Chaunu : les références bibliographiques concernent en effet presque toutes sa production scientifique ou les commentaires de son œuvre. Les années 1960-1980 couvrent une période d'une vingtaine d'années pendant lesquelles Chaunu a réfléchi, écrit et beaucoup publié sur la notion d'histoire sérielle¹⁰.

Alors que la courbe de l'histoire quantitative demeure très proche de celle de Chaunu jusqu'au milieu des années 1970, la présence de ce dernier se distancie nettement de l'histoire sérielle à partir de ces mêmes années. Si l'histoire sérielle demeure attachée à sa signature, en revanche sa production intellectuelle a pris d'autres directions.

L'allure de ces courbes renforce mon propos qui consiste à montrer comment Chaunu a proposé le concept d'histoire sérielle à partir du début des années 1960, maintenant son effort pendant près de deux décennies, pour promouvoir non seulement un concept mais une méthode et un champ de recherche (références croissantes) qui se transforme ensuite en un discours prioritairement historiographique (références décroissantes).

On peut effectivement s'étonner de cette consécration précoce d'une démarche – l'histoire sérielle – qui n'a pas encore fait l'objet d'une véritable mise en forme théorique ou méthodologique, la notion semble encore associée à la source, à sa qualité propre, qui permet un traitement statistique. Cet attachement à la source ne s'est pas limité aux sources économiques mais aussi à des sources culturelles.

L'immense travail statistique effectué par Huguette et Pierre Chaunu paraît à partir des années 1950 en 8 volumes précédant la publication des « interprétations » en trois volumes qui constituent la thèse que Pierre Chaunu signe seul. L'expression d'histoire sérielle y est encore rare. Dans le premier volume de *Séville et l'Atlantique* consacré à une méticuleuse analyse critique des sources utilisées, des registres des navires et des séries du commerce de la *Casa de Contratacion*, les Chaunu ne proposent aucun développement particulier sur l'histoire sérielle¹¹. Si le chiffre est au cœur de leur entreprise pour tirer tout ce qui « était possible de déduire des séries, au demeurant assez diverses, que nous avons à notre disposition », il ne vient pas encore signifier ou du moins nommer une démarche spécifique. Chaunu la mentionne, furtivement, dans

⁷. Pierre Chaunu, « Les romans de chevalerie et la conquête du Nouveau Monde », *Annales. ESC*, t.10, n° 2, 1955, p. 216-228.

⁸. Pierre Chaunu, « Pour un tableau triste du Mexique au milieu du XVIIe siècle. Le « Diario » de Gregorio Martin de Guijo », *Annales. ESC*, t.10, n° 1, 1955, p. 79-85.

⁹. Frédéric Mauro, « Une histoire sérielle de l'Amérique espagnole », *Journal of Inter-American Studies*, n° 1-2, 1959, p. 223-236.

¹⁰. J'ai renoncé à une analyse bibliométrique trop imprécise et trop fastidieuse.

¹¹. Huguette et Pierre Chaunu, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, Paris, A. Colin, 1955, Première partie : *Partie statistique*, Tome premier : *Introduction méthodologique*.

la troisième partie sur la « Construction des statistiques »¹². Dans sa thèse, elle apparaît à quelques reprises sans être définie dans aucune des introductions aux trois volumes. La parcimonie, la prudence et les réserves qu'il avoue pour limiter son « étude quantitative et sérielle » sont assez déconcertantes. Les rares commentaires figurent souvent en notes et ne déploient nullement l'importance et les réussites de l'histoire sérielle qu'il attribue, en note toujours, à « l'admirable équipe des historiens de Berkeley ».

C'est Fernand Braudel, rendant compte de la thèse de son élève, qui propose de qualifier plus explicitement l'histoire sérielle comme la formule qui signifie la nouveauté d'une « œuvre monumentale » et qui en « éclaire la perspective majeure », lui donne du sens, et justifie ses limitations.

Cette histoire réclame, exige la série, qui lui donne son nom et sa raison d'être, une série c'est-à-dire une succession cohérente, ou rendue cohérente, de mesures liées les unes aux autres, soit une fonction du temps historique dont il faudra avec patience établir le cheminement, puis la signification, d'autant que le tracé en est parfois incertain, que le calcul qui intervient dans sa genèse ne la fixe jamais à l'avance de façon automatique¹³.

Ainsi faut-il retenir que la série n'est pas simplement une suite cohérente de documents mais une succession de mesures liées, qui tracent des courbes « reconstruites, inventées parfois, corrigées souvent »¹⁴. Le « triomphe de l'histoire sérielle » se manifeste par cet « immense effort » pour « fixer une échelle chronologique avec ses multiples et ses sous-multiples ». Braudel emprunte la formule à un article publié par Chaunu au début de cette même année dans une revue économique belge peu connue sans doute des historiens français. Pour promouvoir ses propositions, Chaunu s'adresse en effet d'abord aux économistes et peut-être même aux praticiens de l'économie. En 1960, il publie dans la revue *Industrie* un article intitulé : « Dynamique conjoncturelle et histoire sérielle »¹⁵. Il leur présente l'histoire sérielle comme une histoire utile, comme « une promesse réfugiée encore dans un avenir imprécis ». Ce n'est pas sous un angle « épistémologique », cette « morbide Capoue »¹⁶ « qu'il faut résolument savoir écarter », qu'il en définit l'utilité. « Concrètement à la charnière de la première et de la seconde décennie du deuxième vingtième siècle », une histoire utile, c'est tout simplement une histoire sérielle. L'ambition est clairement annoncée : « l'histoire peut être utile, parce que sérielle, doit être considérée comme [...] la recherche fondamentale, par excellence, dans les sciences et techniques sociales ». Chaunu ne se résigne donc pas aux limites que lui assigne Braudel, il engage un double combat. D'une part, contre ces sciences de l'homme qui « cherchent à démanteler l'histoire en se l'annexant », il pointe ici essentiellement ce que Pierre Vilar appelle l'« économétrie rétrospective »¹⁷. D'autre part, un second combat vise l'histoire elle-même, cette histoire qu'il désigne comme

¹². *Idem*, p. 263. « Seules les circonstances particulières ont permis, en rendant possibles l'application des méthodes sérielles, de bâtir sur l'Atlantique espagnol et hispano-américain la construction statistique que l'on soumet au lecteur ».

¹³. Fernand Braudel, « Pour une histoire sérielle : Séville et l'Atlantique (1504-1650) », *Annales ESC*, t. 18, n°3, 1963, p. 541.

¹⁴. *Idem*, p. 548.

¹⁵. Pierre Chaunu, « Dynamique conjoncturelle et histoire sérielle : point de vue d'historien », *Industrie*, t. 4, n° 6, 1960, p. 370-376.

¹⁶. Pierre Chaunu, « Histoire économique, histoire quantitative », *Cahiers Vilfredo Pareto*, t. 2, n° 3, 1964, p. 166.

¹⁷. Pierre Vilar, « Pour une meilleure compréhension entre économistes et historiens. "Histoire quantitative" ou "économétrie rétrospective" ? », *Revue Historique*, avril-juin n° 74, 1965, p. 293-312 **et ci-dessous, p. ###**.

récemment » précise Chaunu. Son propos est ainsi de marquer les limites des modèles quantitatifs de l'économie, et en particulier celui de la comptabilité nationale qui ne permet guère de remonter au-delà de 1867. L'histoire sérielle s'inscrit ainsi dans un effort de distinction avec l'économie quantitative rétrospective et se propose de reconfigurer le champ de l'histoire historique de l'économie dont le secteur avait été initié par François Simiand puis Ernest Labrousse à partir d'une histoire des prix qui a « toujours vingt ou trente ans d'avance ». Ce que vise Chaunu, c'est une histoire des cycles, des phases, des inter-cycles, dont les amplitudes sont pour les périodes anciennes beaucoup plus accusées que pour la période moderne ou contemporaine.

Le périmètre sémantique d'une idée

Les *Cahiers Vilfredo Pareto* organisent en 1964 un premier numéro sur l'histoire quantitative donnant ainsi l'occasion d'un bref échange entre Chaunu, qui propose une contribution sur « Histoire quantitative, histoire sérielle »²⁰, et Jean Marczewski, nommé professeur à la faculté de droit et d'économie quelques mois plus tard²¹. Celui-ci estime les efforts des historiens économiques, en particulier ceux de Labrousse ou de Braudel, insuffisants pour définir et développer un véritable programme scientifique d'histoire économique quantitative.

Déplorant les débuts timides de l'histoire quantitative et de l'histoire économique, Marczewski plaide pour une démarche articulée sur des variables statistiques, privilégie une explication scientifique fondée sur l'élaboration de modèles économiques et estime que les applications de la statistique [par les historiens] ne constituent pas une modification fondamentale des méthodes traditionnelles de l'histoire économique dont il défend par ailleurs une conception proche de l'économie rétrospective.

L'histoire quantitative peut donc être définie comme une méthode d'histoire économique qui intègre tous les faits étudiés dans un système de comptes interdépendants et qui en tire des conclusions sous forme d'agrégats quantitatifs déterminés, entièrement et uniquement, par les données du système²².

Réagissant aux propos de Chaunu dont il prend connaissance lors de la rédaction du numéro, il reconnaît à l'histoire sérielle quelques vertus. D'abord celle d'être une première étape vers l'histoire quantitative et non pas d'être toute l'histoire quantitative. « Condition préalable et indispensable » d'une histoire quantitative à trois dimensions dont les colonnes sont construites précisément par l'histoire sérielle, les séries chronologiques verticales qui représentent l'évolution d'une même catégorie de phénomènes dans le temps. Mais il y manque la troisième dimension horizontale, celle de la synthèse que propose la comptabilité nationale. « Les séries

²⁰ *Cahier Vilfredo Pareto*, t. 2, n° 3, 1964, p. 165-176.

²¹ Jean Marczewski, « Buts et méthodes de l'histoire quantitative », *Cahiers Vilfredo Pareto...*, p. 125-164, suivi de « Quelques observations sur l'article de Monsieur Chaunu », *Cahiers Vilfredo Pareto ...*, p. 177-180.

²² *Idem*, p. 129.

chronologiques doivent être longues, homogènes et exhaustives » pour que l'histoire sérielle puisse contribuer à sa conception de l'histoire quantitative²³.

Cette brève prise de position amorce un « débat courtois » (Chaunu) qui ne se développe pas véritablement, mais que Chaunu évoque à de très nombreuses reprises dans ses textes. Il reconnaît les qualités et le sérieux d'une « histoire quantitative à laquelle aspirent les économistes, [qui] pourrait, par conséquent, se définir comme comptabilité nationale régressive, histoire quantitative globale, voire histoire quantitative circulaire »²⁴ qui si elle pouvait se réaliser totalement serait pleinement une histoire utile et mériterait le titre de « science auxiliaire de l'économie »²⁵.

« Face à l'histoire sérielle des historiens, une histoire quantitative des économistes ? Est-ce bien là la cassure ? »²⁶. Le débat n'est pas seulement théorique ou méthodologique, il se place aussi au niveau des mots. Les distinctions opérées par Marczewski sur la véritable histoire quantitative qui est une permet à Chaunu de baliser l'espace sémantique du côté des historiens.

Nous aurions pu hésiter, hier. Aujourd'hui, le doute n'est plus possible. Il sera commode de dire histoire sérielle, quand, dans l'ordre du quantitatif, nous autres historiens nous voudrions bien marquer notre démarche par rapport à l'effort de nos amis, les économistes, en procès de remontée du temps²⁷.

Mais si Chaunu admet avec son collègue le terme quantitatif pour une « quantification totale, circulaire, en forme de comptabilité [...] comptabilité nationale, [...] régionale, voire macrospatiale »²⁸, il demeure sceptique sur la « réalisation » et lorsqu'il balise ailleurs du côté de la géographie, les limites de l'histoire sérielle, il déplore que l'équipe de Marczewski n'ait pas vu l'importance décisive de « l'espace » : la quantification globale, pour « l'ère proto- et préstatistique » passe par l'espace, quelles qu'en soient les difficultés.

²³ « [...] l'histoire sérielle, sans la synthèse horizontale fournie par l'histoire quantitative, n'est qu'un gros œuvre inachevé. », Jean Marczewski, « Quelques observations... », art. cité, p. 178.

²⁴ Pierre Chaunu, « Les sources statistiques de l'histoire de France (Normandie) », *Annales de Normandie*, t.15, n°1, 1965, p. 5.

²⁵ Pierre Chaunu, « Histoire quantitative ou histoire sérielle », *Cahiers Vilfredo Pareto*, t. 2, n° 3, 1964, p. 168.

²⁶ *Idem*, p. 172.

²⁷ *Idem*, p. 169.

²⁸ Pierre Chaunu, « Histoire économique. Dépassement et perspective », *Cahiers internationaux d'histoire économique et sociale*, t. 5, 1975, repris dans *HQHS*, p. 146.

sciences de l'homme ». Ce « tournant de la connaissance historique », Chaunu propose de l'appeler « histoire sérielle » : terme « plus modeste, plus clair et plus intégrant »³¹.

Si la terminologie demeure mesurée, l'ambition est plus grande de redéfinir ainsi une histoire consignée parfois à une technique mais aussi assignée à la « construction d'une vaste "sociologie" » disposant désormais « d'une masse beaucoup plus considérable de séries très longues »³².

L'espace sémantique de l'histoire sérielle ne se borne pas aux tensions entre l'histoire économique des économistes et l'histoire quantitative des historiens, il s'élargit assez rapidement aux sciences sociales et porte ainsi une définition de l'histoire qui affirme ses ambitions comme science sociale du présent. L'élargissement des champs d'intérêts des historiens vers les domaines de la démographie³³, de la religion, de la culture, l'histoire des représentations et « des contenus de civilisations », entraîne également la constitution de « séries statistiques », préservant le souci d'une double interrogation du document : en soi, et par rapport à sa position dans une série homogène.

Si, en 1964, Chaunu admet encore que « nous sommes loin du compte » malgré les « progrès incontestables dans la conceptualisation d'une pratique » qui permettrait un « authentique dépassement dialectique », il n'hésite pas ou plus à donner à cette histoire qui aimait hier se dire « histoire quantitative » « ce nom qui ne prête pas à amphibologie »³⁴. L'ambition de Chaunu n'est pas ou plus seulement sémantique :

L'histoire sérielle englobe toutes les histoires quantitatives, mais elle les dépasse, elle est, presque par définition, l'histoire de demain, partie à la conquête du troisième niveau, tâtonnant aux limites des systèmes de civilisation³⁵.

Ainsi au fil de ses interventions, Chaunu ne cesse de préciser l'espace sémantique d'une forme d'histoire pour laquelle il espère un grand avenir :

Modeste auxiliaire, au départ, l'approche sérielle en histoire déborde rapidement le champ étroit de la technique. L'histoire sérielle implique [une] structuration historique des sciences de l'homme. [...] Science auxiliaire polytechnicienne de toutes les sciences humaines, à leur tour servantes de l'histoire, l'histoire sérielle accomplit volontiers une mission fédératrice dans la grande famille des sciences humaines³⁶.

Sollicité par un chercheur de l'université de Montréal pour illustrer le structuralisme en histoire, Chaunu n'hésite pas dans sa brève contribution à opposer l'« histoire positiviste » qui « pousse à son point d'authentique perfection les méthodes critiques d'établissement du texte et du fait », mais « pour rien » sinon « pour collectionner des faits », à l'histoire sérielle d'abord

³¹. Pierre Chaunu, « Faut-il privilégier une forme de l'histoire », Contribution au Colloque de Pampelune, mai 1972, reprise dans Pierre Chaunu, *Histoire, Science Sociale. La Durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*, Paris, SEDES, 1974, p. 115.

³². *Ibid.*

³³. Pierre Chaunu, *Rétrohistoire : Racines et jalons, portraits et galerie*, Paris, Economica, 1985, p. 350 : « La principale conséquence novatrice de la démographie historique aura été de faire muter l'histoire sérielle en direction d'une approche intégrante des systèmes de civilisation ».

³⁴. Pierre Chaunu, « Histoire quantitative... », art. cit., p. 171.

³⁵. Pierre Chaunu, « Les dépassements de l'histoire quantitative: rétrospective et perspective », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 8, 1972, p. 666.

³⁶. Pierre Chaunu, « L'histoire sérielle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, t. 21, n° 2, 1967, p. 181–184.

« humble artisanne » de l'ère préstatistique mais qui étend son emprise sur l'ensemble des séries sur lesquelles travaillent les sciences de l'homme et qui est amenée à dialoguer avec « les puissantes écoles nord-américaines attentives à d'autres aspects, maîtresses d'autres techniques »³⁷.

Ce qui n'était hier qu'exploration, tentative, recherche, devient brusquement grand dessein de l'histoire. L'histoire, au seuil des années 1970, se donne pour but d'atteindre, dans sa totalité, une structure de civilisation³⁸.

Histoire utile, l'histoire sérielle n'est pas seulement une meilleure et plus scientifique connaissance du passé, elle est aussi une connaissance qui peut et même doit aux yeux de Chaunu contribuer à la résolution des problèmes du présent. Au troisième niveau, « avec un inévitable retard », l'histoire sérielle répond aux « angoisses d'une crise, d'une mutation, qui n'affecte pas seulement les rapports des secteurs géographiques moteurs du développement avec le tiers monde, comme il y a quinze ans, mais les équilibres mêmes de civilisation des secteurs mutants »³⁹.

37. *Idem*, p. 182-183.

38. Pierre Chaunu, « Les dépassements de l'histoire... », p. 671.

39. *Idem*, p. 672.

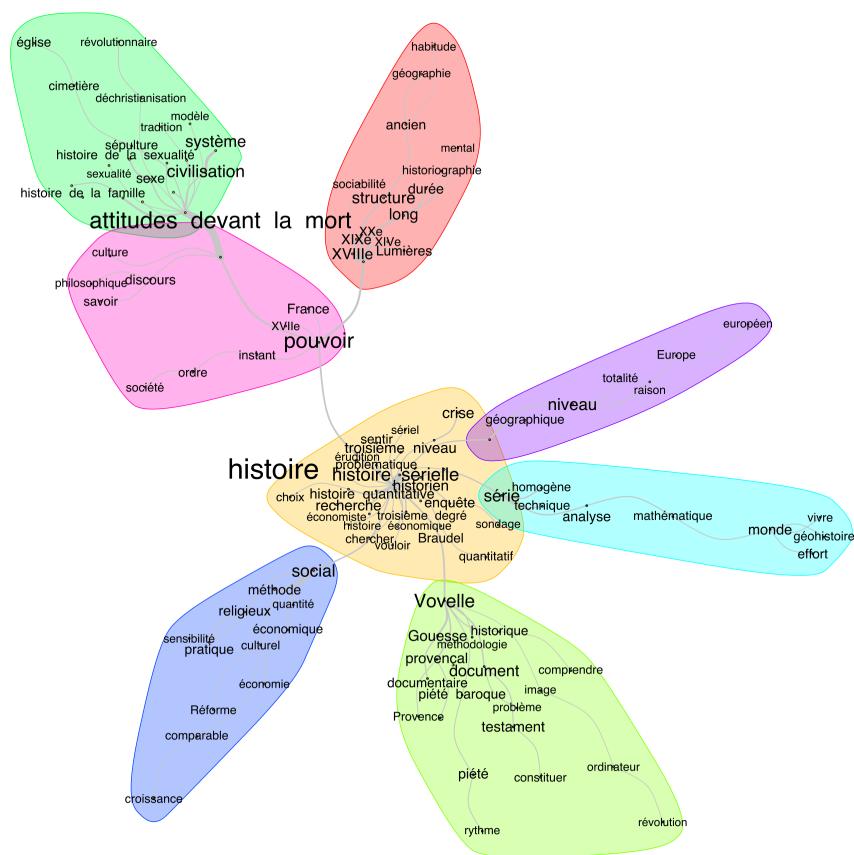


fig. 5. « Le quantitatif au troisième niveau » (1973) © B. Müller, Analyse de similitudes, Iramuteq.

Au début des années 1970, l'histoire sérielle s'impose aux yeux de Chaunu comme une référence en histoire et dans les sciences sociales, référence programmatique « L'histoire sérielle englobe toutes les histoires quantitatives », bientôt « histoire des systèmes de civilisation », ou référence méthodologique « technique », « science auxiliaire » ou mutation documentaire. Histoire quantitative et histoire sérielle ne s'opposent plus et s'intègrent dans le cœur de la discipline d'où se démarquent les nouveaux objets du « quantitatif de troisième niveau » : « à savoir l'essentiel, l'affectif, le mental, le psychique collectif ».

En quinze ans les propos de Chaunu sur l'histoire sérielle se modifient profondément. Toutefois, l'opportunité des bilans des années 1975 n'ouvre pas encore les frustrations des sentiments d'échec. La problématique de l'histoire sérielle s'est élargie aux principaux domaines de recherche de l'histoire de troisième niveau et s'est ainsi recentrée sur la discipline elle-même. Les graphes ci-dessus l'attestent : l'histoire sérielle est fondue dans un espace sémantique plus général et très autocentré sur l'histoire, aucune forme particulière d'histoire, pas même l'histoire économique ou l'histoire quantitative n'émerge.

Chaunu modifie également le sens de ses interventions. Il ne s'agit plus de clarifier le débat avec l'histoire économique – Chaunu y revient encore souvent –, mais, en évoquant un débat passé et dépassé, de profiler le concept unifiant et mobilisateur d'histoire sérielle. Il s'agit d'en commenter les développements et de l'inscrire dans une configuration d'un autre ordre : non plus celui de la recherche à organiser mais celui de la tradition.

L'invention d'une tradition⁴⁰

Chaunu n'a pas réussi – il n'en a pas eu les moyens – à imposer l'histoire sérielle « cette fausse modeste »⁴¹ comme un nouveau programme unificateur de la discipline, comme un nouveau paradigme. Il le reconnaît lui-même : « Quand j'ai parlé d'histoire sérielle, c'est essentiellement ce que je désignais, une sorte de science auxiliaire, employée comme technique. C'est là-dessus que nous nous sommes opposés avec Braudel. »⁴²

Pour autant, ses interventions multipliées sur les enjeux de l'histoire sérielle et sa généralisation au troisième niveau montrent qu'il n'y renonce pas rapidement. Après les efforts de clarification sémantique, le balisage de l'histoire sérielle par rapport à la conception braudélienne de l'histoire qu'il désigne d'abord par la formule d'« histoire géographique », puis de « pesée globale », l'intégration dans l'histoire sérielle des mentalités « quantitatif de troisième niveau », les élargissements thématiques de l'histoire quantitative, la démographie, le climat, la culture, la civilisation, Chaunu multiplie les récits d'invention d'une tradition intellectuelle. Celle-ci prend au moins deux formes particulières : l'inscription de l'histoire sérielle dans la tradition d'histoire quantitative française, d'une part, et, de l'autre, le développement d'un discours de nature historiographique qui vise ainsi à définir la place de l'histoire sérielle dans l'historiographie.

La mise en forme la plus spectaculaire de la tradition d'histoire est proposée par Chaunu dans le livre qu'il publie en 1974 sous le titre *Histoire, science sociale. La durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*⁴³ dans lequel il propose une histoire de la discipline qu'il fait remonter au VI^e siècle avant JC, l'intégration du « miracle historiographique » au « miracle de la connaissance » et dont l'histoire sérielle constitue l'un des chapitres à part entière⁴⁴.

Chaunu publie en 1978 un recueil de ses principaux textes sur l'histoire quantitative et l'histoire sérielle non pas comme un manifeste ni un manuel, mais comme « un dialogue avec moi-même ». Si « l'histoire sérielle commence à peine », Chaunu se présente déjà comme le « témoin » et « le spectateur [de] la grande mutation de notre discipline »⁴⁵.

La perspective de Chaunu n'est d'ailleurs nullement passéiste ni traditionaliste. Lorsqu'il s'adonne à l'exercice du bilan sur l'histoire économique en 1975, il le fait dans la perspective historique qui est la sienne : revenir sur les expériences passées pour dégager les voies d'avenir, la rétrohistoire est d'abord et principalement orientée vers la prospective.

⁴⁰. Voir Bertrand Müller, « Le passé au présent. Tradition, mémoire et histoire dans les sciences sociales », *Les Annuelles*, n° 8, 1997, p. 173-190.

⁴¹. Pierre Chaunu, « Un nouveau champ pour l'histoire sérielle. Le quantitatif au troisième niveau », in *Mélanges offerts à Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, 1972, p. 217.

⁴². Pierre Chaunu, François Dosse, *L'instant éclaté*, Paris, Aubier, 1994, p. 147.

⁴³. Pierre Chaunu, *Histoire, science sociale. La durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*, Paris, SEDES, 1974.

⁴⁴. Il revient à l'histoire sérielle de résoudre la question du *es* de la célèbre formule de Ranke : « wie es eigentlich gewesen [ist], *Idem*, p. 51. Le titre du chapitre « Histoire et sciences humaines. L'histoire sérielle » fait curieusement écho à « Histoire et sciences sociales. La longue durée » de F. Braudel.

⁴⁵. Pierre Chaunu, « Histoire quantitative, histoire sérielle... », art. cit., p. 6-7.

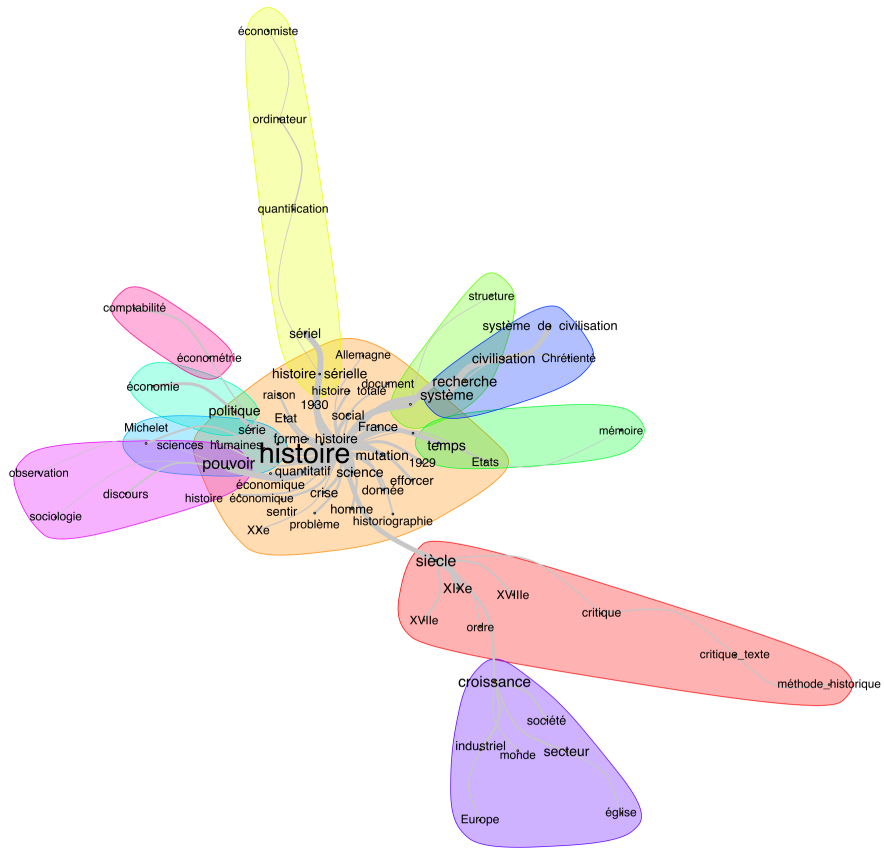


fig. 6 : « Faut-il privilégier une forme de l’histoire ? (1974) »

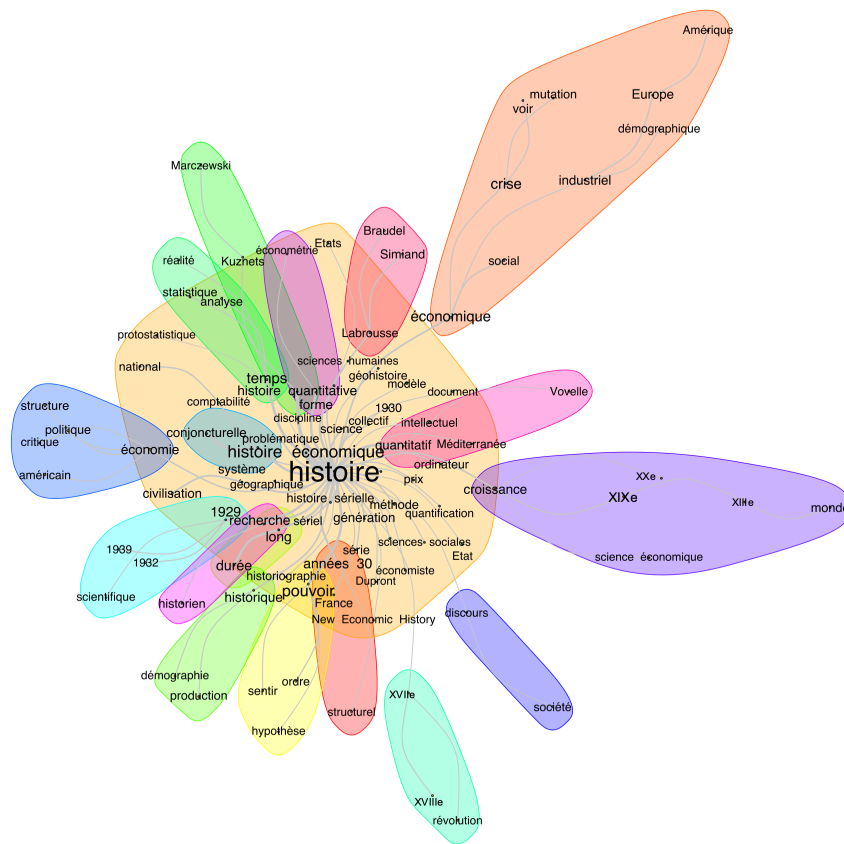


fig. 7 : « Histoire et sciences humaines. L'histoire sérielle » (1974) © B. Müller, Analyse de similitudes, Iramuteq.

Ces deux graphiques montrent la transformation des propos de Chaunu autour de préoccupations historiographiques, mais ils ne montrent pas l'inscription temporelle des traditions proposées dans leurs différentes versions. Le graphique de droite rattache plus nettement l'histoire aux préoccupations du temps présent. Celui de gauche met mieux en évidence différentes filiations qui composent la tradition de l'histoire sérielle.

L'histoire sérielle prend sa place d'abord dans la généalogie de l'histoire économique, celle des historiens principalement, en opposition à celle des économistes. Progressivement les révérences à Simiand ou Labrousse deviennent des références d'une première forme d'histoire quantitative. Puis c'est l'histoire sérielle qui fait l'objet d'une mise en forme généalogique : « La première histoire sérielle avait ses alliés privilégiés, l'économie politique, la seconde histoire quantitative avait ses alliés de prédilection, les systèmes complexes de comptabilité, l'économétrie [...] » auxquels va s'ajouter une troisième couche, celle des systèmes de civilisation⁴⁶.

Cette filiation s'entrelace donc de manière plus complexe et plus profonde dans une généalogie propre. Néologisme des années 1960, l'histoire sérielle est dotée d'un passé propre, de moments de fondation : l'histoire économique des premières *Annales* ; ses pères fondateurs : Simiand, Labrousse, mais aussi plus largement, d'autres pères comme Lucien Febvre, mais elle a également sa préhistoire dans les développements de l'économie politique au XVIII^e siècle et de

⁴⁶ Pierre Chaunu, « Faut-il privilégier une forme de l'histoire... », art. cit., p. 119.

l'émergence timide au seuil des années 1890 d'une « préoccupation économique » chez les historiens⁴⁷.

Cette construction « traditionnante » s'opère également sur le plan d'une assimilation méthodologique : l'histoire sérielle est rapportée d'abord à la « nouvelle histoire » qui privilégie les faits répétés, anonymes, les documents sériels et les données mises en série, mais aussi à l'histoire traditionnelle dont elle revendique la critique des sources. Plus précisément Chaunu souligne que si l'histoire sérielle a introduit « l'exigence de la pesée fine », elle n'en a pas moins maintenu « l'exigence critique rigoureuse d'une tradition érudite qui se place sur l'horizon 1680 des Lumières » (la tradition mauriste), relayée par « la remarquable érudition allemande du XIX^e siècle »⁴⁸. C'est « l'horizon borné de l'histoire positiviste épuisée »⁴⁹ qui est visé par Chaunu, non seulement parce qu'elle est une histoire politique, mais surtout parce qu'elle s'est épuisée à collectionner des faits. Pour rien. Ce moment positiviste marque ainsi non point une origine mais un moment de fondation d'une nouvelle tradition historiographique qui se développe non seulement sur de nouveaux objets (l'économie, le social, bientôt le culturel), mais sur une nouvelle élaboration des sources.

L'histoire que « j'ai proposé d'appeler sérielle » est née dans les années trente et l'a emporté massivement dans les années 1950-1960, « dates rondes »⁵⁰. Elle a ainsi sa propre chronologie qui s'adapte en fonction de ses développements. Chaunu distingue « trois grands courants qui marquent trois grandes étapes » : l'histoire sérielle et l'histoire géographique « difficilement dissociables », l'histoire quantitative, et l'histoire au « troisième niveau », « qui marque un retour du sériel ». A chacune de ses étapes, ses acteurs : Simiand, la longue durée et son référent économique, Keynes. Dans les années 1940-1950, Labrousse, avec son référent Rostow. D'autres variantes généalogiques sont possibles : l'histoire géographique (Braudel, Gouhier), l'histoire de la nature (Le Roy Ladurie), l'histoire du nombre des hommes (Goubert, Sauvy, Henry, Fleury) qui a été la « plus précieuse de toutes les extensions » lui ouvrant « ses possibilités presque illimitées » qui débouchent avec les ordinateurs sur le « champ privilégié de la psychologie collective » (Dupront, Vovelle, Gouesse).

L'histoire sérielle a aussi ses « lointains cheminements », elle envisage un « système d'alliances privilégiées avec les sciences humaines », et si elle a semblé au départ « émettre l'histoire », « [e]lle rend, pour finir, à l'homme, son unité, dans une diversité, qui signifie totalité. »⁵¹

Dans ses nombreuses interventions⁵², Chaunu revisite et recompose la tradition, varie à la marge le récit de la tradition, retouche le paysage, recompose le tableau des portraits, en fonction de la commande mais aussi des impératifs qu'imposent les bilans et prospectives, refait les exemples.

⁴⁷. Pierre Chaunu, *Histoire, science sociale...*, op. cit., p. 54.

⁴⁸. Pierre Chaunu, « L'histoire sérielle. Bilan et perspectives », *Revue Historique*, t. 243, n° 2, 1970, p. 306.

⁴⁹. Pierre Chaunu, « Les dépassements de l'histoire quantitative : rétrospective et perspective », *Mélanges de la Casa Velasquez*, t. 8, 1972, p. 657.

⁵⁰. Pierre Chaunu, « Faut-il privilégier une forme de l'histoire ?... », art. cit., p. 116.

⁵¹. Pierre Chaunu, « L'histoire sérielle. Bilan et perspectives... », art. cit., p. 320.

⁵². « Ces textes vous donnent la chronologie d'une aventure intellectuelle, une aventure qui déborde, très largement, l'expérience d'un homme », Pierre Chaunu, « Histoire et sciences humaines. L'histoire sérielle », in *Histoire, Science Sociale. La Durée, l'espace et l'homme à l'époque Moderne*, Paris, SEDES, 1974, p. 57.

Faut-il, une fois encore, reprendre et retoucher cet historique bien trop rapide pour être convainquant ? Dans la mesure où il situe l'historiographie sérielle dans la longue durée d'une histoire déjà ancienne, ce rappel du cheminement de l'histoire, dans son temps, était nécessaire⁵³.

La tradition s'articule sur la perception de la conjoncture, « elle trouve d'abord ses correspondances dans les angoisses du temps présent ». L'histoire de la crise dans les années trente qui « affectionne la pesée fine, nerveuse » et tend vers une « géohistoire » et une histoire démographique. Le développement dans les années 60, d'une « histoire quantitative *stricto sensu* des économistes historiens », « apparemment concurrente, résolument polémique »⁵⁴, « excroissance sur le grand tronc de l'histoire sérielle » qu'elle n'a pas chassée, n'est plus qu'une histoire de la croissance confondue à tort avec le « développement ». Avant de basculer à la fin des années soixante sur une interrogation inquiète sur les « possibilités même de la croissance » et le retour des « frontières statiques d'un monde clos ». Le recours aux « modèles théoriques » d'une histoire plus « globalisatrice et quantificatrice » marque ainsi une troisième étape d'histoire sérielle, « quantitatif de troisième niveau », avec l'apparition des ordinateurs de la troisième génération. Mais pour Chaunu ce troisième niveau correspond aussi, dans « le développement de la crise de civilisation que nous vivons », à la recherche d'un « système qui concilie la conservation de l'héritage, condition de progrès, avec le progrès lui-même »⁵⁵.

Histoire sérielle et conjoncture scientifique

1947 semble avoir été une année particulière pour Chaunu, il passe l'agrégation d'histoire, rencontre sa future femme et Fernand Braudel qui oriente ses choix de recherche sur l'Amérique latine et l'Atlantique et le conduit à Séville entre 1948 et 1951. Chaunu a souvent raconté ce moment, « peut-être le meilleur moment » de sa vie. Il entreprend avec sa femme et dans des conditions financières difficiles ses travaux de dépouillement des archives, « copiant, lisant, aux Archives, aux bibliothèques, empruntant, photocopiant (sic) – afin de prolonger, l'été, les lectures d'archives – par quatorze heures par jour de lecture de microfilm au péril des yeux, brûlant deux ou trois lampes par semaine sur un lecteur portatif de l'âge de pierre »⁵⁶. Travail titanesque, « océanique » (Braudel) de dépouillement de données de l'ère « préstatistique » à un âge pré-informatique.

Dans les années 1960, les historiens en sont encore au stade des « trieuses » avant que ne soit mise au point à la fin de la décennie une nouvelle « méthodologie mécanographique » proposée par Marcel Couturier⁵⁷, puis la généralisation de l'ordinateur. C'est donc au prix d'un effort personnel considérable et de ressources modestes que les Chaunu parviennent à accumuler les données avec lesquelles ils élaborent un outil statistique qui constitue les 8 premiers volumes

⁵³. Pierre Chaunu, « Un nouveau champ pour l'histoire sérielle. Le quantitatif au troisième niveau », dans *Histoire, quantitative, histoire sérielle, op. cit.*, p. 218, repris de *Mélanges offerts à Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, 1972, p. 218.

⁵⁴. Pierre Chaunu, « Faut-il privilégier une forme de l'histoire... », art. cit., p. 117.

⁵⁵. *Idem*, p. 119.

⁵⁶. Pierre Chaunu, « Le fils de la morte », in Pierre Nora (éd), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 81.

⁵⁷. « Un dictaphone, une dactylo moyennement experte, une machine à écrire spécialement équipée. Et la machine fait, elle-même, son propre codage ». Pierre Chaunu, « La pesée globale en histoire », *Cahiers Vilfredo Pareto*, t. 15, 1968, p. 135-164.

de *Séville et l'Atlantique*. Toutefois c'est aussi une conjoncture scientifique nouvelle marquée par la création du CNRS et de la 6^e Section de l'EPHE en 1947 qui s'ouvre et offre ainsi d'autres perspectives de carrière que celles sanctionnées par l'université. La création du Centre de recherche historique voué à soutenir le développement d'une histoire économique et sociale quantitative, accompagné de la mise en place d'un laboratoire de cartographie dirigé par Serge Bertin et dont Chaunu a pu bénéficier.

Chaunu semble en effet inscrire sa carrière hors de l'université et de l'enseignement, il est certes professeur d'histoire au lycée (1951-1956), mais une bourse, modeste, de la Casa Velasquez (ce n'est pas inhabituel), puis un détachement de trois ans au CNRS (1956-1959) lui permettent, assisté de sa femme, de s'engager pleinement dans des travaux de recherches qui ne préfigurent pas nécessairement ses thèses qu'il réalise et publie sous son seul nom après la parution des volumes de statistiques.

Cette publication en deux temps oblitère une inflexion dans sa trajectoire universitaire provoquée par une crise avec Braudel qui survient une première fois en 1951, mais plus gravement en 1953-1954⁵⁸ dont les raisons personnelles ne doivent pas occulter les enjeux scientifiques. Braudel qui soutient sa thèse en 1947 et accède au Collège de France en 1950, accumule pendant ces années de nombreuses positions de pouvoir : le Collège de France, l'agrégation, le Centre de recherche historique, bientôt après la mort de Lucien Febvre, la direction des *Annales*, pouvoir sans véritable partage en particulier pour ce qui concerne deux éléments clés : la direction des *Annales* dont il écarte Robert Mandrou, et la définition de l'agenda discuté et disputé d'une « histoire science sociale actuelle »⁵⁹, dont il trace le plan notamment dans « Histoire et science sociale. La longue durée ». Les ambitions du jeune historien se confrontent à l'autorité de son mentor (« le chef de presque tous les orchestres de la recherche historique »⁶⁰) qui recouvre bientôt le champ des sciences sociales en France.

Nous avons négocié avec Braudel de puissance à puissance : moi comme de Gaulle, lui comme Churchill, avec le même rapport de forces et il s'est comporté comme Churchill. Il est au moins aussi honorable d'être Churchill que d'être de Gaulle⁶¹.

Chaunu exagère sa position, il n'a pas la puissance de son aîné ; il n'est pas reçu à la 6^e section alors qu'il avait été le « secrétaire bénévole » de Lucien Febvre au moment de la création du Centre de recherches historiques en 1948, mais surtout sa femme recalée au CNRS sacrifiera sa carrière. Braudel assure cependant la publication des 14 volumes de *Séville et l'Atlantique* dans la collection « Ports, routes et trafics » qui est aussi l'une des quatre thématiques de recherche du Centre de recherche historique.

C'est Pierre Renouvin, bienveillant, et « avec l'autorité souveraine qui était la sienne » qui facilite sa « reconversion comme maître de conférence »⁶² à Caen, où il arrive par « hasard », grâce aussi au soutien de Michel de Bouard. Tournant capital de son « ego-histoire », de sa carrière et aussi de l'avenir de l'histoire sérielle. À Caen où il se replie pendant vingt ans, « refusant obstinément Paris chaque fois qu'on me le proposait », il établit une « ligne de partage » entre ses recherches personnelles (espagnoles) et celle de ses étudiants, mais ne renonce

⁵⁸. Pierre Chaunu, « Le fils de la morte... », art. cit., p. 87.

⁵⁹. Cf. Olivier Lévy-Dumoulin, « L'enquête collective en lieu d'identité », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 36, 2005.

⁶⁰. Pierre Chaunu, « La pesée globale en histoire... », art. cit., p. 138.

⁶¹. François. Dosse, Pierre Chaunu, *L'instant éclaté...*, op. cit., p. 81.

⁶². *Idem*, p. 87.

pas à tenter de reconstruire une position qui lui a été refusée dans la capitale : il crée le Centre de recherches d'histoire quantitative (1966), la revue *Histoire, économie & société* (1982) et multiplie les interventions publiques (chronique dans *Le Figaro*), sans renoncer à la recherche, il consacre la plupart de son temps à la « lecture de la recherche des autres ». La démographie historique devient « sa préoccupation scientifique dominante ». En 1970, il revient à la Sorbonne dans la chaire d'histoire moderne et dirige un nombre impressionnant de thèses (près de 400) et participe à de nombreux jurys, mais, du côté de l'histoire sérielle, les choses sont jouées.

Le destin de l'histoire sérielle est scellé par la publication de l'étude de François Furet sur l'histoire quantitative qui paraît simultanément en anglais dans *Daedalus* et en français dans les *Annales*⁶³. Si l'histoire sérielle apparaît comme « une des voies les plus fécondes du développement de la connaissance historique », elle reste toutefois « par nature, impuissante à traiter et même à aborder [...] d'importants secteurs de la réalité historique » et, plus gravement, si elle permet de mesurer le changement, elle s'avère incapable de penser le changement : « parce qu'elle privilégie le long terme et l'équilibre d'un système, [elle] me paraît donner une sorte de prime à la conservation »⁶⁴.

C'est moins comme programme de recherche que pour son impact sur la discipline que Furet reconnaît les mérites de l'histoire sérielle. En proposant de décomposer l'analyse de la réalité « en niveaux de descriptions » et en suivant quantitativement les rythmes d'évolution de ces niveaux, l'histoire sérielle a « disloqué le vieil empire soigneusement clos de l'historiographie classique »⁶⁵. Toutefois cette « révolution de la conscience historiographique » appartient désormais à une tradition anonyme, elle est sécularisée et appartient au bien commun de la discipline et Chaunu qui n'est cité qu'une seule fois comme auteur du mot « histoire sérielle » se voit dépossédé du titre d'acteur de la « révolution du sériel »⁶⁶.

L'historiographie sérielle d'aujourd'hui doit reconstituer ses archives en fonction de la double révolution méthodologique et technique qui a transformé les procédures et les règles de la discipline⁶⁷.

⁶³. Dans un numéro spécial de *Daedalus* (Historical Studies Today) sous le titre « Quantitative History », t. 100, n°1, 1971, ; « L'histoire quantitative et le fait historique », *Annales. ESC*, t. 26, n°1, 1971, p. 63-75.

⁶⁴. *Idem*, p. 66.

⁶⁵. *Idem*, p. 71.

⁶⁶. Pierre Chaunu, « L'histoire sérielle. Bilan et perspectives... », art. cit., p. 129.

⁶⁷. François Furet, « L'histoire quantitative », art. cit., p. 68.

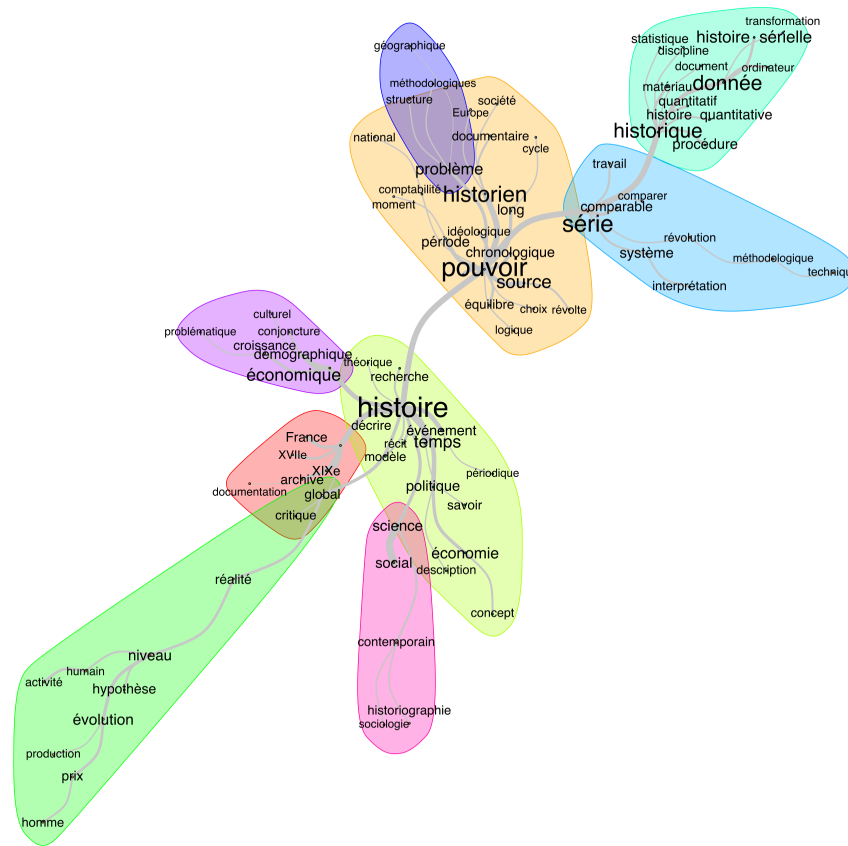


Fig. 8 : F. Furet, « Histoire quantitative construction du fait historique » (1971) © B. Müller, Analyse de similitudes, Iramuteq.

L'inscription de l'histoire sérielle dans l'outillage de l'historien se traduit dans ce graphe par la présence des items *série* dans la sphère de l'historien et de *l'histoire sérielle* dans les données.

En 1989, dans « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle »⁶⁸, Bernard Lepetit ne cite pas Chaunu et en 1992 dans un article sur « Séries longues, histoire longue »⁶⁹, il se contente d'une seule référence en note. L'histoire sérielle est devenue une tradition anonyme voire une simple référence historiographique.

C'est un philosophe, Michel Foucault, qui a reconnu très tôt, dans *l'Archéologie du savoir*, sans citer Chaunu, sans nommer l'histoire sérielle, l'importance des mutations documentaires de la discipline :

Le document n'est donc plus pour l'histoire cette matière inerte à travers laquelle elle essaie de reconstituer ce que les hommes ont fait ou dit ce qui est passé et dont seul le sillage demeure : elle cherche à définir dans le tissu documentaire lui-même des unités des ensembles, des séries, des rapports⁷⁰.

⁶⁸. Bernard Lepetit « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire & Mesure*, t. 4, n°3, 1999, p. 191-199.

⁶⁹. Bernard Lepetit, « Séries longues, histoire longue », *Genèses. Histoire & sciences sociales*, n° 9, 1992, p. 102-106.

⁷⁰. Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 14.

Désormais, précise-t-il, le « problème est de constituer des séries », et la tâche de l'histoire générale est « de déterminer quelle forme de relation peut être décrite entre ces différentes séries »⁷¹. A l'occasion d'une conférence prononcée à l'université de Keio, Foucault, commentant les discussions sur les rapports entre structuralisme et histoire, appelle à « revenir à l'histoire » et s'appuie notamment sur l'histoire sérielle et la thèse de Chaunu qu'il cite. Son originalité réside dans le traitement des données et dans son refus des catégorisations préalables « en période, époques, nations, continents, formes de culture » pour établir à travers les documents et les données « concernant un objet déterminé et une époque déterminée, [...] les relations internes ou externes de ce corpus ». Ainsi l'histoire sérielle en « faisant apparaître des couches d'événements » met en évidence un « enchevêtrement de discontinuités superposées à l'intérieur de l'histoire des types de durées différentes »⁷². Foucault théorise ainsi, mieux que Chaunu qui se refuse à le faire, les implications qui sont aussi épistémologiques de l'histoire sérielle. Pierre Vilar le perçoit dès 1965 lorsqu'il interroge le débat entre histoire et économie ouvert par Chaunu « sûrement l'historien de la jeune génération qui a manifesté la plus grosse masse de données historiques chiffrées ». Pierre Vilar le souligne : le « débat *est* épistémologique « car l'histoire comme « mode d'analyse de la matière sociale et humaine « est une « méthode de pensée » et une démarche « fondamentale » et pas seulement une technique auxiliaire documentaire⁷³.

Au début du XX^e siècle, Charles Péguy, autre philosophe obsédé par l'histoire, en rupture avec l'histoire historique des « historiens professionnels », imaginait également une nouvelle forme d'histoire fondée sur les séries pour penser le cours, continu et discontinu, de l'histoire, non pour restituer une chronologie, ou noter des influences, mais bien pour « décrire les possibilités offertes à une même manière de vivre le temps »⁷⁴. Foucault et Péguy nous renvoient à une autre interrogation sur l'histoire des concepts : l'organisation des espaces d'énoncés où se forment et circulent les concepts ne concerne pas seulement leur performativité intellectuelle ou scientifique, elle engage leurs contingences sociales, institutionnelles ou politiques. Koselleck avait suggéré de placer les concepts selon trois perspectives : les concepts de tradition dont « le sens persiste partiellement et dont la portée théorique se laisse encore aujourd'hui vérifier empiriquement », ceux « dont le contenu a si fondamentalement évolué que, malgré l'identité du terme même, les significations sont à peine comparables et ne sont récupérables que sur un plan historique », ceux enfin (les néologismes) qui « surgissent à certains moments, en réaction à des situations politiques ou sociales données, dont ils cherchent à retenir ou parfois même à provoquer la nouveauté »⁷⁵. L'histoire sérielle recouvre alternativement et en même temps ces trois aspects sans jamais être parvenue à désigner le programme de transformation de l'histoire et des sciences sociales, comme « la recherche fondamentale, par excellence, des sciences et techniques sociales »⁷⁶.

⁷¹. *Idem*, p. 18.

⁷². « Revenir à l'histoire », conférence prononcée le 9 octobre 1970, publiée en japonais en 1972, et rééditée, en français, dans *Dits et écrits*, vol. II, Paris, Gallimard, 1994, p. 268-281. Je remercie Christian Delacroix qui m'a signalé ce texte précieux.

⁷³. Pierre Vilar, « Pour une meilleure compréhension... », 1992, art. cit., p. 297.

⁷⁴. A ce sujet voir l'étude ingénieuse de Françoise Gerbod, « Péguy philosophe », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 20, 2002, p. 9-34.

⁷⁵. Reinhart Koselleck, « Histoire des concepts... », art. cit., p. 107.

⁷⁶. Pierre Chaunu, « Dynamique conjoncturelle... », art. cité, p. 12.